Traductions sur le marché. Éthiques multiples

Izabella BADIU

Université « Babeş-Bolyai », Cluj-Napoca
Roumanie

Résumé : Aujourd'hui, il semble raisonnable de parler plutôt d'éthiques au pluriel, selon les acteurs impliqués dans le processus – du traducteur à l'éditeur, de l'auteur au public. Il devient également incontournable de placer le métier dans le contexte du marché. Nous proposons une ébauche de l'éthique roumaine de la traduction à travers l'exemple de deux traductions récentes et aussi éloignées en style, genre et public que le texte philosophique et le polar. Méthodologiquement, le point d'ancrage reste la traductologie doublée d'éléments d'analyse sociologique de la traduction, afin de rendre compte du jeu des éthiques diverses qui se déploie depuis la décision de publication d'une traduction jusqu'au bilan des ventes.

Mots-clés : traductions en roumain, éthique du traduire, éditeur, traducteur, lecteur, médiation linguistique.

Abstract : Today it would seem appropriate to talk about ethics in the plural, taking into account all the actors involved in the process – translator, publisher, author and audience. In the same spirit, the profession needs to be looked upon form the perspective of the market. We propose an outline of the Romanian ethics in translation giving two recent yet opposite examples, a philosophical text and a crime novel. In terms of method, we focus on translatology accompanied by sociological remarks on translation in order to depict the state of play between the various ethics involved, from the decision to publish a translation down to the sale figures.

Keywords : translations into Romanian, translation ethics, publisher, translator, reader, language mediation.

Comme le titre l'indique, nous allons parler de multiplicité et de marché et, pour nous référer plus explicitement au titre de ces rencontres, il s'agira effectivement d'un jeu de plusieurs éthiques sur le terrain du marché, en l'occurrence du marché roumain de l'édition. Alors que la tradition des études en traductologie, ou encore la philosophie du traduire, s'est disputé au fil du temps la primauté d'une éthique de la traduction, donc du texte, tantôt le texte-source, tantôt le texte-cible, invoquant la dialectique du même et de l'autre *ad nauseam*, ou d'une éthique du

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

traducteur souvent prise pour une déontologie, il convient de nous placer mieux dans notre siècle, le XXIe, et regarder la réalité en face : désormais tout est régi par le marché, y compris la vie académique. Du coup, la traduction mérite d'être analysée en tant que profession mais avec les outils mêmes de sa théorie[1]. Et, comme le veut le jargon économico-politique, il faudrait parler des acteurs impliqués dans le processus de traduction afin de leur faire partager les responsabilités et scruter sous plusieurs angles l'éthique du traduire.

Le schéma est bien simple. Il y a d'abord un auteur et son œuvre qui, en toile de fond, agissent sur les actants : l'éditeur et le traducteur dont l'interaction engendre le produit nommé œuvre traduite. C'est cette dernière qui influe sur le public des lecteurs. Étant donné que le rôle de l'auteur est purement motivationnel – mérite d'être traduit – il nous reste trois éthiques principales à décortiquer : éthique de l'éditeur, éthique du traducteur, éthique du lecteur. Peut-être, dans le sillage de la théorie de la traduction, est-il plus exact de parler des éthiques des processus et non des actants : éthique de l'édition, éthique du traduire, éthique de la lecture. Avant de nous lancer, une précision supplémentaire s'impose quant à notre champ vaste désigné par le mot vague « traduction ». Ce sera ensuite par l'analyse de cas de traductions roumaines que nous allons tirer quelques remarques selon les trois axes annoncés.

Mise en intrigue : Est-il exact de parler de traduire, de traduction ou de traducteur ?

La réponse à pareille question nous vient, une fois de plus, du jargon le plus actuel. Avec la mondialisation croissante, les interactions et les communications se multiplient aussi et les besoins en traduction avec. Mais les situations (*settings*) changent et se démultiplient à leur tour : le texte écrit sur support papier perd le terrain. Aussi, parle-t-on aujourd'hui plus de localisation ou de médiation linguistique. Si l'on est plus habitué à invoquer la médiation dans l'espace de l'oralité avec les formes d'interprétation judiciaire, de service public et notamment médicale, il est tout aussi juste de parler de médiation dans le cas de la traduction écrite. Et

[1] Anthony Pym (1997) a le mérite d'emprunter cette voie dans la tentative de débusquer les réductionnismes. Il souligne maintes fois la complexité du contexte dans lequel se déroule le travail du traducteur et notamment le fait que « cette éthique multiple […] n'exclut nullement les aspects purement commerciaux » (101).

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

à Jean-René Ladmiral, en pionnier, de définir la traduction comme « médiation interlinguistique » dès la première page de ses *Théorèmes pour la traduction* (Ladmiral 1994, 11). Car il s'agit de médiation par deux fois, et linguistique et culturelle. Médiation culturelle puisque le texte (littéraire) à traduire est un objet culturel artistique et que son passage d'une culture à l'autre mérite le même soin attentionné que le commissaire d'une exposition porte aux tableaux ; médiation proprement linguistique puisque le texte en question traverse la mutation d'une langue à l'autre qu'est la traduction. Tous les jargons sont ainsi confortés et l'on ne manquera pas de noter l'heureux paradoxe qui fait que le marché actuel et la philosophie du traduire se rencontrent.

Je m'explique. Toute une tradition de pensée (Berman, Steiner, Ricœur) a démontré en quelque sorte l'insuffisance du terme *traduction* en le définissant comme lieu de rencontre de l'autre et du même. Je me limite à citer Paul Ricœur[2] lorsqu'il parle de l'« éthos de la traduction » : « Amener le lecteur à l'auteur, amener l'auteur au lecteur, au risque de servir et de trahir deux maîtres, c'est pratiquer ce que j'aime appeler l'*hospitalité langagière* » (2004, 42-43). Ricœur parle de « passage » mais se méfie du mot « passeur » sans doute pour ses connotations négatives en français[3], même s'il entend bien que le traducteur serait un passeur, un Hermès, un milieu de terrain, un médiateur donc. Certes, un passeur mais guère de mots d'une langue à l'autre, mais bien de sens[4], de *forma mentis*, d'homologies[5], de culturèmes[6], etc.

---

[2] En complément à la vision de l'hospitalité que donnent Steiner et Ricœur, François Ost (2008, 14-15), sur les pas de Benveniste, offre un très enrichissant commentaire étymologique du mot « hôte » et notamment son histoire en langue latine. *Hospes*, composé de *hostis* et de *potis*, traverse des connotations diverses sous le signe d'une ambivalence fondamentale : l'autre ou l'étranger est tantôt ennemi, tantôt hôte.

[3] Le Petit Robert donne trois sens du mot passeur : nocher – batelier d'une rive à l'autre qui fait tout de suite penser à Charon, trafiquant à la frontière et joueur qui passe le ballon, autrement dit un milieu de terrain, celui qui construit le jeu de l'équipe. En contrepartie, *călăuză*, le mot équivalent en roumain, lui, est connoté de manière littéraire et archaïsante comme un guide spirituel.

[4] Nous trouvons particulièrement heureuse la formule de François Ost selon qui le traducteur serait un « opérateur de sens » (2008, 18).

[5] Partant d'un point de vue sociologique appliqué à la traduction, Jean-Marc Gouanvic postule une éthique de la traduction qui respecterait non pas l'original (vision sourcière) mais le champ d'appartenance du texte. Ce serait le genre précis du texte qui dicterait les stratégies mises en place par le traducteur d'adapter ou

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

Dans le même esprit, d'un ton plus fruste mais aussi plus ludique, Bogdan Ghiu – écrivain très contemporain et grand traducteur – définit le rôle du traducteur complexe et multiple : « Un "collabo" ineffable. Le traducteur, de ce point de vue, est un agent de l'auteur et non seulement littéraire mais qui a de l'influence, peut propulser une panoplie d'idées qu'il ne souffre pas de voir clouées au mur, injustement et de manière suicidaire, plutôt qu'à l'œuvre, en action. »[7] (2009 b). Ghiu parle de la situation bien précise de la Roumanie où il arrive que les rôles de l'éditeur et du traducteur en tant que promoteurs de tel auteur se recoupent. Mais ce qu'il faudrait retenir ici comme généralement valable est ce rôle proactif de choix et de médiation du traducteur qui n'est pas sans rappeler cet autre propos : « Pour que la traduction offre une image éthique d'elle-même, le texte-cible et le texte-source doivent être dans une communauté de destin. […] L'éthique de la traduction a son origine dans la décision de traduire. » (Gouanvic 2001, 40). À qui revient cette décision reste à comprendre dans la suite d'une discussion au cas par cas.

Étude de cas parallèles

Nous avons délibérément choisi des exemples qui, en apparence, ne peuvent rien avoir en commun sinon une banale coexistence sur les rayons d'une librairie roumaine. Nous nous hasardons à invoquer la traduction roumaine du texte de Jacques Derrida *Foi et savoir* paru chez Paralela 45 et le premier tome (*Les Hommes qui n'aimaient pas les femmes*) de la série noire *Millenium* par Stieg Larsson paru chez Trei.

Sans entrer dans une présentation des traductions de Derrida en roumain, notons néanmoins qu'elles sont nombreuses – 13 au juste – dont des textes fondamentaux, des essais ou des entretiens. Les traducteurs constituent un groupe plutôt restreint et fidèle, les maisons d'édition aussi. Chose remarquable : la maison Trei – précisément celle qui publie la

---

non la traduction au genre équivalent de la langue-cible dont les traits spécifiques ne sont pas *a priori* identiques aux traits génériques dans la langue-source : « une entreprise de construction d'homologies entre deux sociétés » (Gouanvic 2001, 39).

[6] Les travaux de G. Lungu-Badea sont très enrichissants sur ce point, notamment *Teoria culturemelor, teoria traducerii*. Timişoara : Editura Universităţii de Vest, 2004.

[7] « Un 'colaboraţionist' inefabil. Traducătorul, din acest punct de vedere, este un agent, şi nu doar literar, ci de influenţă, de propagare, al unui autor, al unei panoplii de idei pe care consideră injust şi sinucigaş să le vadă stînd pe perete şi nu la lucru, în acţiune. » (Ghiu 2009 b – nous traduisons).

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

trilogie noire *Millenium* – a publié un volume de Derrida sur la psychanalyse. Mais qu'en est-il de *Foi et savoir* ? Sans reconstruire une enquête (plus ou moins policière) du trajet entre la décision de publication du livre et le bilan des ventes, remarquons néanmoins que la couverture de la traduction en dit déjà long. Quelle est l'histoire cachée du changement de couverture entre les deux tirages à distance d'un an seulement ? Certes, le design de la deuxième couverture est plus alléchant et correspond peut-être à une meilleure stratégie marketing ainsi qu'à l'abandon de la couverture standardisée pour la collection « Studii socio-umane ». Mais, de manière plus significative, la conclusion est qu'au bout d'un an seulement le tirage initial de 2003 s'épuise et qu'une deuxième édition s'impose et sort en 2004. Succès de vente dira-t-on pour un genre finalement restreint au monde universitaire. Par contre, en dépit du contrat signé (qui nous a été mis à disposition), le traducteur Emilian Cioc (de ses propres déclarations) n'est pas au courant et ne reçoit pas les exemplaires gratuits dus pour la seconde édition.

Par ailleurs, nous aurions pu peut-être limiter notre communication à l'analyse et discussion détaillée d'un ou deux contrats d'édition de traductions pour mettre à nu les pratiques si peu éthiques des maisons d'édition roumaines dans leur relation aux traducteurs.

En ce qui concerne le polar évoqué, le succès international de la trilogie de Stieg Larsson s'est confirmé en Roumanie aussi. 15000 exemplaires vendus et des deuxièmes tirages en préparation pour chacun des trois tomes sont un vrai exploit dans un pays qui, peut-être plus que d'autres, avait perdu le goût de la lecture. Ce qui nous importe dans ce cas est la hâte avec laquelle un éditeur très bien informé a désiré suivre la tendance mondiale et inscrire la publication roumaine dans la vague des plusieurs millions de fans du néo-polar suédois. Or, pour le premier tome, cette hâte et sans doute la pression qui a pesé sur les épaules de la traductrice Elena-Maria Morogan auront entraîné quelques in-conséquences, mauvais choix dans la traduction et un certain manque de révision.

Ce qui nous amène sur le terrain de la lecture traductologique des deux textes en version roumaine.

Problèmes de traduction 1 : lexique

Avant tout, une limitation que nous assumons pleinement : sans connaître la langue suédoise ni donc l'original suédois du roman en

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

question nous nous lançons dans quelques remarques limitées à la pertinence de quelques-unes des décisions prises par la traductrice. Nous tirons le chapeau devant l'éditeur qui a été en mesure de trouver sur le marché roumain la personne qui possède la compétence réelle de traduire du suédois et n'a pas cédé à la facilité de faire une traduction de seconde main à partir d'une langue de grande circulation ; manquement grave à l'éthique mais souvent rencontré notamment pour la littérature dite de gare.

Fort heureusement, *Millenium* répond à l'engouement pour le roman noir selon « un pôle intellectuel, formé par le néo-polar, qui redéfinit le genre en l'ancrant dans une description naturaliste et critique des réalités sociales » (Sapiro 2008, 166). En tant que tel, le roman est imbu de références à la civilisation suédoise contemporaine avec ses institutions et ses mœurs, à la vie politique et économique de ce pays. Or, l'accent mérite d'être mis sur le terme contemporain. La lecture, même non-avisée, du livre se laisse surprendre par une surabondance d'anglicismes en tout genre. Ce phénomène d'utilisation en suédois de syntagmes stéréotypés de l'anglais rendrait compte d'une actualité de la vie des langues européennes, toutes envahies par l'anglais qui devient une seconde nature à tel point que le *globish* n'est plus décrié comme par le passé mais passe désormais dans nos us et coutumes à tous.

La lecture appliquée, quant à elle, accompagnée d'un recensement de ces anglicismes a révélé qu'une catégorisation fine devait être établie. Il y a d'abord les syntagmes en anglais qui sont en quelque sorte des expressions figées, comme tirées des films américains : *you name it* (38), *until the next time* (85), *sorry, no deal* (104), *the benefits of living in the countryside* (168). Parfois ironiques, parfois utilisées à bon escient par l'auteur afin de caractériser son personnage, ces expressions se trouvent parfois contextualisées : « cu un aer de *not my business* » (54) ou encore ce passage ou deux personnages tout en commentant l'expression *occasional lover* la mettent en scène à proprement parler (259). Cette catégorie passe inchangée en roumain aussi, notamment dans les situations où le contexte permet à tout non-anglophone de désambiguïser le sens.

Une autre catégorie d'anglicismes qui figurent dans la traduction tout comme dans l'original, je suppose, sont des emprunts encore mieux intégrés à la langue courante, à plusieurs langues courantes oserai-je dire. Il s'agit, une fois de plus, de mots qui circonscrivent un domaine d'activité précis ou bien qui n'ont pas encore subi un processus de néologisation et sont gardés en tant qu'emprunts marqués par des italiques. C'est bien le cas

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

des occurrences multiples de *story*, *off the record, on the record, cover story, free-lancer, outsider, start-up, layout, time out*. Dans le même genre, mais des mots qui n'ont même plus besoin d'italiques : *hard-rockeri, skiper*. Par contre, au sein de cette même catégorie, il subsiste quelques mots, surtout du domaine économique mais aussi journalistique, qui sont encore problématiques pour la langue roumaine cependant que dans d'autres langues ils ont été complètement adoptés (y compris en français). Je me réfère à *yuppie, loft, do gooder*, presa *people, young warriors, cash-flow problem*, ou encore l'omniprésent *researcher*. Enfin, de manière aléatoire certains anglicismes se trouvent expliqués et commentés en note de bas de page : par exemple *biker* (601).

Il faut dire que la grande majorité des exemples cités ne donnent pas la liberté à la traductrice de remplacer ces termes utilisés tels quels dans le texte original et porteurs de fonctions narratologiques assez souvent. Même si parfois le roumain est moins accueillant que d'autres langues pour certaines de ces tournures anglaises, force est de constater que l'option de les garder respecte une certaine éthique du traduire. Toujours pour la défense de la traductrice, on devrait ajouter l'utilisation en langue roumaine d'expressions idiomatiques très imagées et plutôt bien trouvées avec tout notre regret de ne pas savoir à quoi cela correspond dans l'original. En guise d'exemple : « zeflemitor », « un delict de categoria "pană" » (21), « vocea îi era ca glaspapirul » (305).

Nous arrivons à la liste, non-exhaustive mais assez longue, des traductions problématiques. Quoi qu'on en dise et en dépit d'un certain laxisme qui lui est propre, la langue roumaine s'accommode mal de tours tels : « flori mistificatoare » (8) au lieu de *flori misterioase*, « măşti de gumă » (14) au lieu de *măşti de cauciuc*, « furt cu mîna înarmată » (21) pour *jaf armat*, « un misil de croazieră » (45) pour *rachetă*, « pun semnătura sub un raport » (34) au lieu de *pe un raport*, « focusul privirilor » (84), « fotografiile erau focusate » (133) pour *centrul privirilor* respectivement *fotografii focalizate*, « o bimbo » (150), « o chimie proastă între el şi restul redacţiei » (151), « să fantazezi » (16, 80) pour *să fantasmezi*, ou encore le flagrant « teip », à répétition, en transcription phonétique au lieu de *bandă adezivă* ou, à la limite, *scotch*.

Sans préjuger de la source des calques ou autres incongruités dans le texte original, nos connaissances de la langue anglaise nous permettent de déduire, du moins dans certains cas, qu'il est fort probable qu'en suédois certains calques sur l'anglais aient pris droit de cité dans le langage courant et, au contraire des exemples antérieurs d'emprunts signalés en

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

tant que tels, ces mots sont passés dans les interstices du texte et ont échappé à la vigilance de la traductrice.

Encore faut-il compter avec le délai de temps déraisonnablement bref accordé pour la traduction de *Millenium 1,* dont la conséquence est un manque de révision de la part de la traductrice, à lire dans les variantes différentes données pour un même terme : fautif d'abord, correct par la suite. C'est le cas de « un godin din fontă » (157) contre « soba de tuci » (158). Reste cependant un nombre non-négligeable d'expressions inadéquates en roumain dont la source n'est même pas identifiable sur la filière anglaise : « torped mafiot » (40), « spanacuri sociale » (48) une variante aujourd'hui en vogue serait *varză*, « rețetele publicitare » (148) pour *veniturile din publicitate*, *practicant* au lieu de *stagiar* à plusieurs endroits, « liga de hoți » (142 *et sq.*), etc.

Pour faire bref, la lecture attentive de la traduction dévoile les contraintes pour le moins temporelles sous lesquelles la publication de *Millenium 1* s'est faite ce qui est corroboré par les propres déclarations de l'éditeur (dans un cadre privé). La chose remarquable c'est que pour les deux autres tomes les délais de production ont été plus judicieux et la traduction n'en a donc plus pâti. Ce qui nous laisse penser que, dans ce cas-ci, il ne s'agit pas *a priori* d'un problème éthique de l'éditeur ou du traducteur mais d'une urgence ponctuelle. Hélas, ô combien de fois le traducteur roumain ne s'y trouve confronté.

Et c'était bel et bien le cas de la traduction de *Foi et savoir*. Indépendamment des stipulations de son contrat, le traducteur s'est retrouvé devant une échéance très serrée en raison d'une grande foire du livre à laquelle l'ouvrage devait être lancé à tout prix. Si le pari de la traduction a été néanmoins gagné – et l'atteste tout un dossier de presse[8] – c'est principalement parce que le traducteur est en même temps fin connaisseur de la philosophie française contemporaine.

Parlons d'abord lexique ! L'écriture de la déconstruction de Jacques Derrida est notoire pour sa complexité (peut-être est-il plus exact de parler de désécriture) et pour la difficulté d'identifier en langue française même le sens exact et le vouloir dire du grand philosophe. À juste titre, Bogdan Ghiu – traducteur de Derrida – parle d'un « idiolecte philosophique derridéen » (2009 a, 334) qui, tout en se servant de certains éléments de la langue française, pourrait en soi être défini comme un langage à part. Si

[8] Plusieurs compte rendus du volume, parus soit dans des revues culturelles soit dans des revues spécialisées, sont extrêmement positifs, voire laudatifs, à l'égard du traducteur qui arriverait à reconstruire le texte derridien en langue roumaine.

BDD-V5284 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

bien que des outils précieux non seulement pour les lecteurs de Derrida mais aussi ou surtout pour ses traducteurs sont aujourd'hui disponibles. Et je cite au passage l'ouvrage de référence de Charles Ramond, *Le vocabulaire de Derrida* (2001) ainsi qu'une initiative que j'ai trouvé remarquablement adaptée aux technologies actuelles de recherche / terminologie / traduction / rédaction, le *Derridex*. C'est véritablement un dictionnaire Derrida interactif en ligne selon les règles de la terminologie.

Si le traducteur de *Foi et savoir* en a fait usage ou non est secondaire pour nous. Dans la pléthore des problèmes traductologiques que posent habituellement les textes de Jacques Derrida, nous souhaitons nous attarder, brièvement hélas, sur ceux qui font la marque distinctive de l'essai *Foi et savoir*. Et il faut dire d'emblée qu'il ne s'agit pas ici de créations linguistiques telles la célèbre *différance*. Au niveau lexical, le texte fourmille de mots donnés en nombreuses langues européennes pour circonscrire avec un tant soit peu d'exactitude un certain concept.

Qu'est-ce que répondre ? c'est jurer – la foi : *respondere*, *antworten*, *answer*, *swear* (*swaran*) : « en face de got. *swaran* [qui a donné *schwören beschwören*, « jurer », « conjurer », « adjurer », etc.] (Derrida 2000, 49)	Ce înseamnă a răspunde ? înseamnă a jura – credință: *respondere*, *antworten*, *answer*, *swear* (*swaran*): "față de got. *swaran* [care a dat "a jura", "a conjura", "a implora" etc.] (Derrida 2003, 42)

Certes, ces emprunts ne subissent aucune altération dans la traduction.

Le texte est aussi une subtile réflexion sur les langues et sur la possibilité de la traduction à travers une redéfinition de la mondialisation comme *mondialatinisation* (48) – jeu de mots et néologisme à la fois. Étonnamment ou pas, tout comme *mondialatinisation* d'autres constructions lexicales complexes – telles : « calculabilité » (99), « une télé-technoscience expropriatrice et délocalisatrice » (84) – ne sont pas les plus problématiques à la traduction. Ces éléments ont quelque chose de scientifique et de spécialisé qui, vers le roumain, se prête au transfert sans ambages. Par contre, ce sont les mots usuels qui posent problème dans la mesure où toute une série de doublets, censés renforcer des distinctions fines entre apparents synonymes, ne trouvent pas d'équivalent conceptuellement acceptable.

Le traducteur lui-même relève sur sa copie de travail au moins trois exemples clé. Le premier ne trouve pas de solution satisfaisante s'agissant des termes *foi* et *croyance* qui en roumain n'ont qu'un seul et même équivalent partiel *credință*. Identifiant la foi avec la croyance chrétienne et la

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

croyance comme terme général pour toute religion, le traducteur n'arrive pas à trouver un couple équivalent et choisit de ne pas effacer complètement la distinction et indique entre parenthèses le nom français respectif.

La connaissance intime de l'écriture derridienne se révèle pleinement dans le cas de deux autres doublets qui trouvent en roumain des solutions fort heureuses, quasi-naturalisées, et répondant à ce critère ultime de l'éthique du traduire philosophique de restituer / reconstruire en langue-source la manière même de penser, la structure d'un système philosophique. Il s'agit d'abord de « désert dans le désert » (29) restitué par « pustiul în pustie » (24). En voici le contexte :

[…] l'archi-originaire, le lieu le plus anarchique et anarchivable qui soit, non pas l'île ni la Terre promise, mais un certain désert – et non le désert de la révélation, mais un désert dans le désert, celui qui rend possible, ouvre, creuse ou infinitise l'autre. (Derrida 2000, 29)	[…] arhi-originarul, locul cel mai anarhic şi mai anarhivabil care există, nici insula şi nici Tărîmul Făgăduinţei, ci un pustiu anume – însă nu pustia revelaţiei, ci un pustiu în pustie, cel care o face cu putinţă, o deschide, o scrutează sau o face infinită. (Derrida 2003, 23-24)

La théorie sous-jacente à ce choix est l'antériorité, l'originarité d'un désert par rapport à l'autre, d'une conception du désert par rapport à l'autre. Or les moyens linguistiques du français ne permettent pas cette distinction ce pourquoi, ailleurs, Derrida qualifie de archi-x des concepts x. Le traducteur roumain, lui, estime que *pustiu* (préférable en soi à *deşert* puisque plus naturalisé) restitue cet archi-désert plus originaire alors que *pustia* garde sa connotation chrétienne des anachorètes.

Le registre archaïsant du roumain joue aussi dans cet autre doublet qu'est « promesse sans promesse » (72) lorsque sur le même mécanisme que pour désert il choisit de décliner la promesse entre *făgăduinţă* et *promisiune*. Le texte dit :

Point de discours ou d'adresse à l'autre sans la possibilité d'une promesse élémentaire. Le parjure et la promesse non tenue réclament la *même* possibilité. Point de promesse, donc, sans la promesse d'une confirmation du *oui*. (Derrida 2000, 72)	Nu există discurs sau adresare către celălalt fără posibilitatea unei făgăduinţe elementare. Jurămîntul strîmb şi promisiunea încălcată reclamă *aceeaşi* posibilitate. Nu există făgăduinţă, aşadar, fără promisiunea unei confirmări a lui *da*. (Derrida 2003, 61)

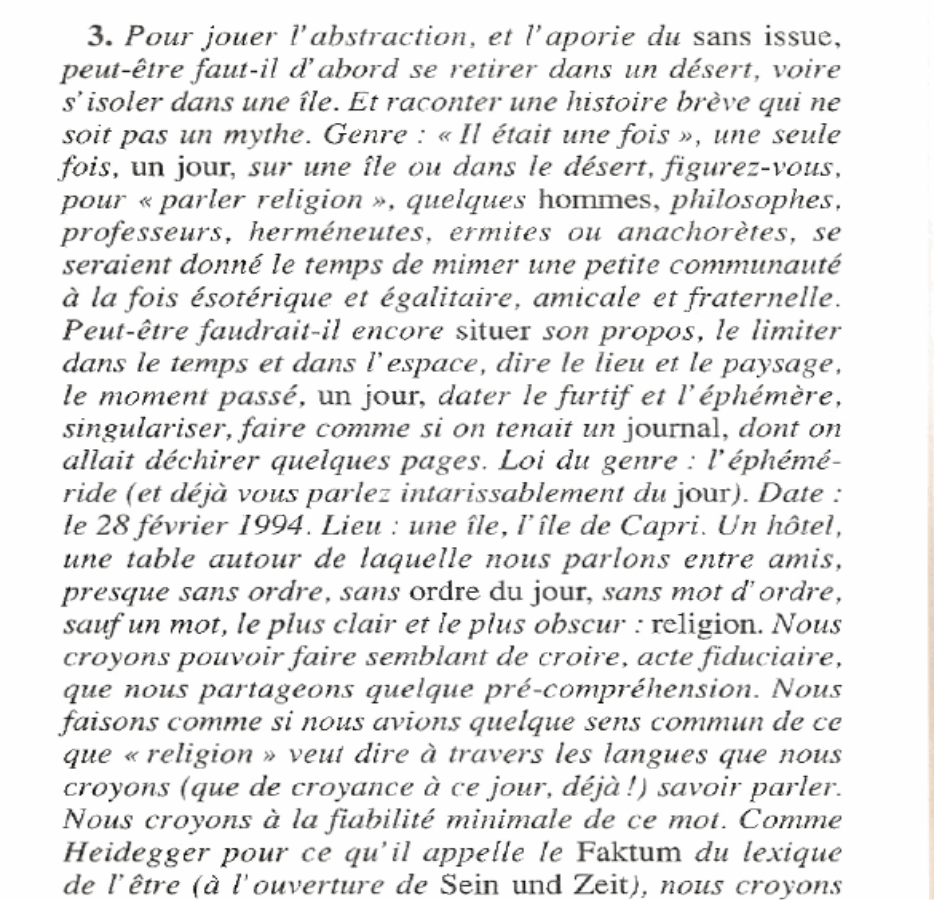
BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

Ici, *făgăduință* est en quelque sorte l'archi-promesse, la non dite, la sous-entendue comme aux temps où l'écriture n'était pas l'apanage de tout le monde et où les mots valaient plus que des contrats.

Problèmes de traduction 2 : syntaxe

Mais Derrida pose un vrai casse-tête au traducteur lorsqu'il s'agit de syntaxe. Le style de son écriture philosophique aux incises multiples, aux interminables énumérations et séries synonymiques qui font perdre au lecteur le fil du raisonnement défient la langue française elle-même si ce n'est qu'il frise le poétique par un contrepoids de brèves phrases sentencieuses, porteuses de métaphores et par le rythme haletant imposé par toutes ces virgules. Le cliché de la similitude entre langues romanes qui faciliterait la tâche du traducteur n'est que mieux mis à mal par la reconstruction syntaxique complexe nécessaire.

BDD-V5284 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)



3. *Pour jouer l'abstraction, et l'aporie du* sans issue, *peut-être faut-il d'abord se retirer dans un désert, voire s'isoler dans une île. Et raconter une histoire brève qui ne soit pas un mythe. Genre : « Il était une fois », une seule fois,* un jour, *sur une île ou dans le désert, figurez-vous, pour « parler religion », quelques* hommes, *philosophes, professeurs, herméneutes, ermites ou anachorètes, se seraient donné le temps de mimer une petite communauté à la fois ésotérique et égalitaire, amicale et fraternelle. Peut-être faudrait-il encore* situer *son propos, le limiter dans le temps et dans l'espace, dire le lieu et le paysage, le moment passé,* un jour, *dater le furtif et l'éphémère, singulariser, faire comme si on tenait un* journal, *dont on allait déchirer quelques pages. Loi du genre : l'éphéméride (et déjà vous parlez intarissablement du* jour). *Date : le 28 février 1994. Lieu : une île, l'île de Capri. Un hôtel, une table autour de laquelle nous parlons entre amis, presque sans ordre, sans* ordre du jour, *sans mot d'ordre, sauf un mot, le plus clair et le plus obscur :* religion. *Nous croyons pouvoir faire semblant de croire, acte fiduciaire, que nous partageons quelque pré-compréhension. Nous faisons comme si nous avions quelque sens commun de ce que « religion » veut dire à travers les langues que nous croyons (que de croyance à ce jour, déjà !) savoir parler. Nous croyons à la fiabilité minimale de ce mot. Comme Heidegger pour ce qu'il appelle le* Faktum *du lexique de l'être (à l'ouverture de* Sein und Zeit), *nous croyons*

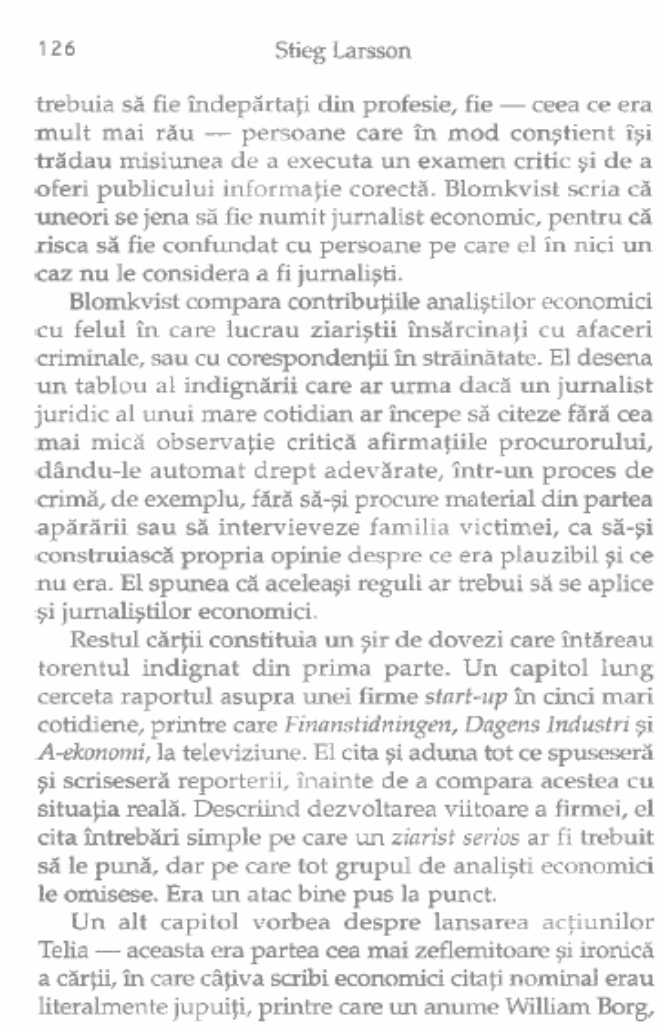
Or, l'argument fort du traducteur est toujours le même : il faut reconstituer en langue d'arrivée le mouvement de pensée qui se déploie dans l'original tout en gardant ses marques d'étrangeté d'autant plus que celles-ci sont avérées dans la langue d'origine même. Car l'écriture de Derrida n'est pas du français académique dans ce sens qu'il y a un énorme travail sur la langue et dans la langue pour en contorsionner les ressorts intimes afin d'arriver à l'un de ces principes fondateurs de la pensée derridienne qu'est l'archi-écriture[9]. Du coup, pour le traducteur roumain le geste éthique par excellence est d'assumer de s'exposer au risque de ne pas naturaliser en langue d'arrivée ce qui, d'emblée, n'était pas naturel dans la langue-source.

[9] Pour une synthèse du concept et les citations clé puisées dans l'œuvre de Derrida nous renvoyons au *Derridex*.

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

Il n'y a certes pas de dénominateur commun entre la syntaxe de Derrida et ce qui pourrait constituer la syntaxe du polar dans *Millenium 1*. Et pourtant. La fidélité à l'original – dans son sens haut comme on vient de le voir avec la philosophie ou dans son sens commun – reste incontournable. Et si le rythme du polar de qualité est ponctué par les retournements et la trame, il n'en reste pas moins que la construction de la phrase y joue aussi : style télégraphique, proprement journalistique, beaucoup de dialogues ponctués des marques contemporaines de l'oralité dont les emprunts comme on a pu le voir. Mais il existe au moins un passage (Larsson 2008, 126) qui pourrait se lire comme mise en abyme lorsque le style d'écriture du personnage central – un journaliste – est amplement décrit et correspond point par point à la démarche de l'auteur lui-même.

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)



126 Stieg Larsson

trebuia să fie îndepărtaţi din profesie, fie — ceea ce era mult mai rău — persoane care în mod conştient îşi trădau misiunea de a executa un examen critic şi de a oferi publicului informaţie corectă. Blomkvist scria că uneori se jena să fie numit jurnalist economic, pentru că risca să fie confundat cu persoane pe care el în nici un caz nu le considera a fi jurnalişti.

Blomkvist compara contribuţiile analiştilor economici cu felul în care lucrau ziariştii însărcinaţi cu afaceri criminale, sau cu corespondenţii în străinătate. El desena un tablou al indignării care ar urma dacă un jurnalist juridic al unui mare cotidian ar începe să citeze fără cea mai mică observaţie critică afirmaţiile procurorului, dându-le automat drept adevărate, într-un proces de crimă, de exemplu, fără să-şi procure material din partea apărării sau să intervieveze familia victimei, ca să-şi construiască propria opinie despre ce era plauzibil şi ce nu era. El spunea că aceleaşi reguli ar trebui să se aplice şi jurnaliştilor economici.

Restul cărţii constituia un şir de dovezi care întăreau torentul indignat din prima parte. Un capitol lung cerceta raportul asupra unei firme *start-up* în cinci mari cotidiene, printre care *Finanstidningen*, *Dagens Industri* şi *A-ekonomi*, la televiziune. El cita şi aduna tot ce spuseseră şi scriseseră reporterii, înainte de a compara acestea cu situaţia reală. Descriind dezvoltarea viitoare a firmei, el cita întrebări simple pe care un *ziarist serios* ar fi trebuit să le pună, dar pe care tot grupul de analişti economici le omisese. Era un atac bine pus la punct.

Un alt capitol vorbea despre lansarea acţiunilor Telia — aceasta era partea cea mai zeflemitoare şi ironică a cărţii, în care câţiva scribi economici citaţi nominal erau literalmente jupuiţi, printre care un anume William Borg,

Éditeur – traducteur : liaisons dangereuses ?

Il est grand temps de fermer l'excursus d'analyse traductologique au pied du texte et revenir à notre propos : l'éthique du traduire selon ses déclinaisons. Nous avons pu constater que la chaîne décisionnelle dans les maisons d'édition peut influer grandement sur la qualité de la traduction mais aussi sur la qualité de vie du traducteur … De manière assez imagée, Bogdan Ghiu parle justement de ces aspects quelque peu délicats et certainement pas académiques :

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

> En Roumanie, les traducteurs sont le maillon faible, le plus exploitable et le plus exploité dans toute « la chaîne du livre ». L'on ne peut pas vivre de la traduction comme il serait normal. Lorsqu'on traduit un livre il serait naturel de pouvoir vivre de ce que l'on gagne pour ladite traduction du moins pendant la période où on y travaille. Mais même ce jeu dont le résultat serait zéro partout n'est possible. En Roumanie, la traduction est perçue comme un passe-temps et une activité subalterne, mineure. (2009 b)

Dans pareilles conditions, le traducteur assume souvent plusieurs rôles, les lignes de démarcation se brouillent entre éditeur et traducteur. Ils restent pourtant solidaires pour reconnaître que si certains livres ne se vendent pas ils apportent quand même du prestige. Et, là où les règles générales de l'économie semblent battues en brèche, c'est bien le type de texte qui introduit une dichotomie des motivations : culturelle *versus* matérielle. Or, la Roumanie est un pays qui a vécu systématiquement un déficit culturel, un délai d'importation, un besoin de s'aligner qu'elle s'emploie toujours à rattraper. Est-ce suffisant pour mobiliser le traducteur soumis aux diverses pressions ? Le marché, pour aussi dérèglementé qu'il soit, nous indique l'affirmative au vu de la quantité des traductions publiées. Il serait, par ailleurs, fort instructif de lancer une enquête auprès des traducteurs pour sonder leurs expériences et les problèmes éthiques rencontrés dans leurs relations aux éditeurs.

Quant à la relation du traducteur au texte, sans revenir en arrière car nos exemples ont bien ouvert la perspective vers la complexité de la chose, sans nous lancer dans une longue discussion déontologique non plus, disons qu'il y a toute une réflexion à mener sur la transparence ou la visibilité du traducteur à même le texte traduit qui est inversement proportionnelle à l'intervention de l'éditeur sur un livre traduit[10].

Il existe une catégorisation des temps historiques que j'affectionne tout particulièrement parce que cet usage attenue quelque peu le jugement de valeur que, par ailleurs, les termes « haut » et « bas » expriment. Permettez-moi d'illustrer par ces termes une opposition que j'ai cru déceler dans les perceptions sur l'éthique du traduire et qui, à mon sens, n'est pas fonctionnelle dans la réalité éditoriale, traductologique ou des pratiques de lecture.

Et le premier volet est celui de l'édition. On distingue facilement entre une « haute édition » et une « basse édition » et nos exemples ont

[10] Ce thème fait l'objet d'un travail en cours dont la publication est prévue pour 2011 dans *RIELMA* nº 4.

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

tenté de s'adresser à toutes les deux. La première est l'édition critique ou philologique où l'éditeur tire sa révérence et laisse la place au traducteur-spécialiste, voire à d'autres experts préfaciers et / ou commentateurs. La seconde, dont on est peut-être en train d'obtenir la réhabilitation, est la littérature de consommation, grand public, version « poche », qui doit se vendre à tout prix, ce qui fait que le traducteur s'efface et que l'éditeur mette sur les devants de la scène ses meilleurs dessinateurs, graphistes et autres communicateurs pour atteindre les cibles de marketing.

La double traduction : théorie et pratique

Il existerait une haute et une basse traduction correspondant aux éditions hautes et basses. Plus spécifiquement, la double traduction selon Bogdan Ghiu s'applique sur un même texte et la série synonymique qui décrit cette situation est : traduction analytique *vs*. transposition, chantier *vs*. naturalisation, processus *vs*. produit.

> C'est pourquoi je soutiens la nécessité de la *double traduction* ou de la *double édition* de la traduction des livres difficiles : non pas l'*assimiler* du premier coup […], mais garder voire marquer la distance d'« acculturation », plus précisément de rencontre entre la langue d'origine et la langue-cible afin de produire le tierce fruit de *l'œuvre traduite* (Ghiu 2009 a, 19)

Sans le savoir, Ghiu reprend une dichotomie déjà proposée sous une autre forme – traduction « résistante » *versus* traduction « fluide » – par Lawrence Venuti (apud Pym). Quoi qu'il en soit, le péché véniel de ce type de traductions est qu'elles « échapperont aux critères rigoureusement commerciaux » (Pym 1997, 96). Le véritable paradoxe réside en ceci que la « basse » traduction, fluide, vulgarisatrice, toute commerciale qu'elle est, arrive parfois aux mêmes prouesses traductionnelles, involontairement ou volontairement, par une grande qualité du traduire.

Par le jeu du hasard, la double traduction au sens de Ghiu fonctionne même dans le cas du polar en discussion, dans la mesure où la première édition laisse entrevoir le chantier de la traduction : ces anglicismes / barbarismes persistants qui n'ont pas été révisés. L'on se demande où est le bien, où est le mal ? Ils marquent une rupture dans l'histoire, dans l'action, qui permet la pause réflexive, qui entraîne le performatif de la lecture (cette communication en témoigne). Les volumes 2 et 3 de *Millenium*, pour aussi passionnants qu'ils soient, ne sont que des narrations, des thrillers sans plus, la traductrice, le délai de livraison, etc. se

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

sont effacés. Les textes sont naturalisés. Ils ne feront pas l'objet d'une communication en traductologie.

Le troisième élément : le lecteur

Mais qu'est-ce que le performatif de la lecture invoqué à l'instant ? Si l'on veut être conséquent dans les parallélismes, il faut dire qu'il existe une haute lecture et une basse lecture. D'une part, le lecteur est véritablement un acteur dans la transaction culturelle. Et si Anthony Pym parle de « travail du lecteur » (Pym 1997, 106) pour amoindrir l'effort et, conséquemment, les coûts de la traduction, selon J. Hillis Miller la lecture connaît ou devrait connaître un « moment éthique ». Car il incombe au lecteur, notamment au lecteur avisé, de réagir à partir du texte et d'agir dans sa vie sociopolitique ou professionnelle puisque la lecture se doit d'être une cause – dans toutes les acceptions du terme – et non pas un simple effet. « Il doit y avoir un influx de force *performative* issu des transactions linguistiques impliquées dans l'acte de lecture et dirigé vers les sphères de la connaissance, de la politique et de l'histoire. » (Hillis Miller 2007, 28). À ce « sens éthique » de la lecture, J. Hillis Miller oppose le sens cognitif qui limite la lecture à l'acception première et anodine du terme, celle de la compréhension élémentaire. Il s'agirait, dans les termes de notre comparaison, de la basse lecture dans un sens assez proche de la consommation : des livres qu'on dévore et puis on jette, véritablement de la littérature de gare. À telle lecture, tel lecteur : son unique fonction est d'être un chiffre qui s'ajoute aux statistiques des maisons d'édition afin qu'elles établissent leurs bilans de ventes. Parfois, le profil de ce lecteur est pris en compte pour mieux cibler les stratégies de marketing et, une fois de plus, arrondir les recettes de l'éditeur. Néanmoins, un doute persiste : est-ce qu'on peut parler de consommation de livres tout comme on parle de consommation de viande ? Y a-t-il de la consommation pure ? L'on constate qu'en ce XXI^{e} siècle, toujours plus numérisé, câblé, iconique, la lecture est un véritable effort et ceux qui y consentent font déjà partie d'une catégorie quelque peu distincte de la masse des consommateurs. Aujourd'hui on est arrivé à une situation où il importe moins ce que l'on lit ; du moment où l'on lit un premier pari est déjà gagné. Or, dans le rapprochement des deux textes choisis, notre tentative était aussi celle de démontrer qu'une certaine richesse des connotations dans un polar peut ébranler le lecteur, le faire réagir tout comme un texte philosophique met à l'épreuve le spécialiste. Dans *Millenium*, le sous-texte sociopolitique, la dénonciation à même la

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

narration de type thriller ne restera pas sans écho quel que soit le lecteur. Un moment éthique sera vécu.

La troisième voie

Cela revient à dire que, en termes absolus et d'un point de vue strictement éthique, le résultat d'une lecture de néo-polar peut valoir une lecture philosophique.

Il n'y a pas de « haut » et de « bas », il y a des acteurs sur une scène qui, en l'occurrence, est celle des livres traduits. Et, sur cette scène, dans le ballet des éthiques, la majeure responsabilité revient au traducteur car c'est lui le médiateur, le garant de « l'interculturalité » (Pym 1997, 14). Selon Bogdan Ghiu,

> toute traduction se doit de commencer par être *bilingue*, marquant et non masquant l'espace, l'intervalle qu'elle-même crée non seulement entre deux langues ou, comme on le dit, entre deux cultures et deux histoires, mais entre une *singularité universelle* (l'auteur à traduire) impossible ailleurs, possible uniquement dans le milieu (de pensée et de création) d'une *certaine langue*, et son absence même pas attendue sinon simplement contingente, dans une autre langue (culture, histoire). (2009 a, 18)

En fin de compte, il n'y a pas deux possibilités mais une seule éthique qui consiste à s'évertuer à restituer des textes d'une langue à une autre mutualisant les risques, acceptant les défaillances et les compromis, assumant la difficulté d'une rencontre entre les génies de chaque langue. L'éthique du traduire, comme toute éthique, se réduit au courage des actants dans le processus.

Et ce que la théorie se méfie de dire ou de reconnaître c'est que le lieu de déroulement de ce processus, autrement dit le lieu de rencontre du traducteur (littéraire, philosophe, spécialisé, professionnel), des éditeurs (grands et petits) et des lecteurs est le marché. On y gagne sa vie ou on y achète le plaisir de la lecture. Ce qui se fait aussi grâce à un « principe de coopération » invoqué par Anthony Pym :

> Il ne faut pas que la dépense de ressources suscitée par la traduction dépasse la valeur des bénéfices de la relation interculturelle correspondante. […] Le traducteur, dans la mesure où il est plus qu'un simple héraut, est responsable pour que son travail contribue à établir la coopération interculturelle stable et à long terme. (1997, 136-137)

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)

Ce qui porte à croire que, bientôt, toujours plus sensibles aux principes écologiques et durables, dans le meilleur des mondes possibles qui reste toujours théorique, sur le modèle du commerce équitable – *fair trade* – nous serons amenés à parler aussi de traduction équitable… *Wishful thinking* ...

Références bibliographiques

Derridex. [en ligne] URL : http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0509051735.html.
Derrida, Jacques. *Credinţă şi cunoaştere. Veacul şi iertarea*. Traduit par Emilian Cioc. Bucureşti : Paralela 45, 2003.
Derrida, Jacques. *Foi et Savoir suivi de Le Siècle et le Pardon*. Paris : Seuil, 2000.
Ghiu, Bogdan. « Note asupra traducerii ». In : Jacques Derrida. *Despre gramatologie.* De la grammatologie]. Cluj-Napoca : TACT, 2009 : 17-20, 329-336.
Ghiu, Bogdan. *Manualul traducătorului în cultura provincială globală. Evul Media.* 22.03.2009. [Le manuel du traducteur dans la culture provinciale globale. L'âge média]. [en ligne]. URL : http://atelier.liternet.ro/articol/7366/Bogdan-Ghiu/Manualul-traducatorului-in-cultura-provinciala-globala.html (Consulté le 2 novembre 2009).
Gouanvic, Jean-Marc. « Ethos, éthique et traduction : vers une communauté de destin dans les cultures ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 14, n° 2, 2001 : 31-47. [en ligne] URL : http://id.erudit.org/iderudit/000568ar (Consulté le 27 janvier 2010).
Hillis Miller, Joseph. *Etica lecturii*. [The Ethics of Reading]. Traduit par. Dinu Luca, Bucureşti : ART, 2007.
Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
Larsson, Stieg. *Bărbaţi care urăsc femeile. Millennium 1*.[Män som hatar kvinnor]. Traduit par Elena-Maria Morogan. Bucureşti : Editura Trei, 2008.
Lungu-Badea, Georgiana. *Teoria culturemelor, teoria traducerii*. [Théorie des culturèmes, théorie de la traduction]. Timişoara : Editura Universităţii de Vest, 2004.
Ost, Jean-François. « La septième cité : la traduction ». Christoph Eberhard (dir.). *Traduire nos responsabilités planétaires. Recomposer nos paysages juridiques.* Bruxelles : Bruylant, 2008. [en ligne] URL : http://www.dhdi.free.fr/recherches/gouvernance/articles/ostseptiemecite.pdf (Consulté le 27 janvier 2010)
Pym, Anthony. *Pour une éthique du traducteur*. Artois Presses Université/ Presses de l'Université d'Ottawa, 1997.
Ricœur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004.
Sapiro, Gisèle (dir.). *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*. Paris : CNRS Editions, 2008.

BDD-V5284 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-22 06:02:52 UTC)